

**« Les petits frères de l'Empire » :
le parti conservateur russe et les peuples
de l'Asie et de l'Afrique
à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e**

ALEXANDER POLUNOV

Les dernières années du XIX^e siècle et les premières années du XX^e furent marquées, en Russie, par l'intérêt croissant de la société russe pour les régions lointaines et « exotiques » d'Asie et d'Afrique. Il fut particulièrement fort chez les conservateurs russes¹, tels les célèbres journalistes I. S. Aksakov et M. N. Katkov, le procureur du Saint Synode K. P. Pobedonostsev, l'ancien ambassadeur à Constantinople et le ministre de l'Intérieur P. N. Ignatiev, le ministre de la Marine A. I. Chestakov et d'autres personnalités publiques. Ces personnes inspirèrent certaines entreprises et missions significatives pour le développement des relations russes avec l'Afrique et l'Orient. Fondée en 1882, la Société impériale orthodoxe de Palestine, déploya une activité d'envergure, à buts éducatifs et culturels, parmi les populations chrétiennes de la Palestine. Un certain nombre de missions privées et officieuses partirent pour

1. On définit ici les conservateurs comme les adeptes incontestables de l'autocratie absolue et des pouvoirs traditionnels de l'Église orthodoxe, opposés au libéralisme et aux tendances révolutionnaires et partageant les convictions d'une mission particulière revenant à la Russie sur les plans religieux, culturel, politique, et surtout au niveau international.

l'Abyssinie permettant ainsi l'ouverture de relations diplomatiques avec ce pays en 1897. L'année suivante, la mission ecclésiastique russe fut établie dans les territoires des Assyriens du nord de la Perse, tandis qu'une partie importante de cette ancienne communauté rejoignait l'orthodoxie au cours de la décade suivante.

De l'autre côté du monde, le diocèse américain de l'Église russe mit tout en œuvre pour intégrer dans l'orthodoxie les immigrants slaves aux États-Unis et au Canada. Plus visibles encore en ces années furent les entreprises de prosélytisme des missions russes installées au Japon et en Chine. Une mission spéciale fut établie en Corée en 1897². Quelles étaient les raisons à l'origine de ces démarches ? Pourquoi les conservateurs russes trouvaient-ils un intérêt à ces régions et à ces peuples auxquels ils n'avaient jusque là prêté aucune attention ?

Ce phénomène peut être en partie expliqué par la multiplication et l'intensification des contacts entre les régions du monde, ce qu'on pourrait appeler en quelque sorte les débuts de la mondialisation. La révolution survenue dans les moyens de communications en ces années-là rapprocha les différents pays, facilita les voyages, encouragea à la publication des récits de ces mêmes voyages et, enfin, stimula le développement du marché et de l'économie mondiale. La presse internationale adressée aux masses rendait compte rapidement de l'information venue des coins les plus reculés de la planète et permettait ainsi au public européen d'acquérir des connaissances à tous ces pays éloignés. Un nouveau système de relations internationales se mettait en place, et ce processus, bien qu'interrompu par la Première Guerre mondiale, laissa de profondes traces dans l'histoire du tournant du XX^e siècle³.

Dans le domaine religieux, domaine qui nous intéressera ici plus particulièrement, l'on observe à cette époque une expansion sans précédent de la chrétienté bien au-delà du continent européen ainsi que l'accroissement du mouvement missionnaire mondial. Cela ne pouvait être sans influence sur l'Église russe. Ces années furent également marquées par l'organisation de nombreuses as-

2. Au sujet des missions russes en Chine, au Japon et en Corée, voir I. K. Smolič, *Istorija russskoj cerkvi, 1700-1917. Kniga 2* [Histoire de l'Église russe. 1700-1917. Vol. II], M., Izdatel'stvo Svjato-Preobraženskogo Valaamskogo monastyrja, 1997, p. 259-283 ; A. V. Popov, *Rossijskoe pravoslavnoe žarubež'e* [L'Orthodoxie russe à l'étranger], M., IPVA, 2005, p. 138-174.

3. M. Geyer & J. Paulmann (éd.), *The Mechanics of Internationalism: Culture, Society, and Politics from 1840s to the First World War*, Londres – New York, Oxford University Press, 2001, p. 1-25.

semblées et de congrès où l'on débattait de la coopération plus étroite entre les confessions de même obédience et même de l'unification des Églises chrétiennes⁴.

Au début du XX^e siècle, l'expansion coloniale des pays occidentaux atteignit son apogée. L'Empire russe, en tant que grande puissance, ne pouvait rester totalement en dehors de ce mouvement. Les hommes politiques et les journalistes influents, principalement ceux qui appartenaient à la frange conservatrice et nationaliste, envisageaient la possibilité pour la Russie de prendre part à la « course aux colonies » afin d'obtenir ainsi des positions stratégiques importantes en Afrique et en Asie du Sud⁵. Les écrits de nombreuses personnalités publiques russes de cette période véhiculent les éléments classiques du discours impérialiste, proposant notamment d'établir le contrôle sur les voies commerciales importantes, de mettre la main sur les ressources de matières premières et sur les marchés sous-développés. Mais, à côté de ces motivations impérialistes, il existait des intérêts spécifiquement russes envers les peuples et les pays « exotiques ».

Notons que, depuis la fin des années 1870, la Russie avait perdu, en grande partie, la possibilité de poursuivre une politique active dans les Balkans. La reconsidération des résultats acquis à la suite de la guerre russo-turque au Congrès de Berlin (1878) fut perçue dans les territoires des Balkans, par la Serbie, la Bulgarie et les autres, comme une défaite diplomatique russe ; elle conduisit immédiatement au déclin de son influence. En 1881, le prince Milan, connu pour ses options pro-autrichiennes, congédia le métro-

4. Le Parlement des religions qui se tint à Chicago en association avec l'Exposition Mondiale Colombienne en 1893 connut un immense écho. Voir Richard Hughes Seager, *The World's parliament of Religions: The East/West Encounter, Chicago, 1893*, Bloomington, Indiana University Press, 2009. Sur les missions internationales et les mouvements œcuméniques de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, Francis S. L. Lyons, *Internationalism in Europe, 1815-1914*, Leyden, Sythoff, 1963, p. 245-365 ; Thomas A. Askew, « The 1888 London Centenary Missions Conference: Ecumenical Disappointment or American Missions Coming of Age? », *International Bulletin of Missionary Research*, 18, 1994, p. 113-116.

5. Sur cette tendance dans la presse russe, voir S. A. Agureev, « K istorii ustanovlenija russko-efiopskix obščestvennyx svjazej i kul'turnyx kontaktov s konca XVII po konec XIX veka » [Au sujet de l'établissement des liens entre les sociétés et les cultures de la Russie et de l'Éthiopie du XVII^e au XIX^e siècle], *Vestnik Rossijskogo Gumanitarnogo Universiteta* [Le Courrier de l'Université russe des sciences humaines] 2, 2011, p. 239-245.

polite Mikhaïlo, chef de l'Église de Serbie, d'orientation pro-russe et considéré d'ailleurs comme « le cœur du panslavisme des Balkans ». Deux ans plus tard, le même scénario se joua en Bulgarie avec un autre homme d'Église russophile, le métropolite Meleti de Sofia⁶. En 1887, Ferdinand de Saxe-Cobourg, catholique romain, fut élu prince de Bulgarie malgré tous les efforts de la Russie en vue de l'en empêcher. L'historien Melvin Wren note à ce propos que « par une série d'événements survenus en 1887, il fut signifié au gouvernement du tsar que des efforts supplémentaires pour établir une influence russe dans les Balkans seraient sans effets⁷ ».

Tous avaient l'impression que les événements en Orient, non seulement tournaient à notre désavantage, mais étaient résolument dirigés contre la Russie

fit remarquer alors un homme d'État russe de premier plan, K. P. Pobedonostsev, à son ancien élève, l'empereur Alexandre III⁸. L'informant de la situation internationale en 1880, il insista dans ses lettres au tsar sur le fait que :

il est clair que l'Occident a maintenant entrepris une campagne systématique dans laquelle l'Église catholique montre sa force [...] contre les intérêts de la Russie.

Il ajouta que, les « détachements » de l'armée catholique romaine « sont en train de saper notre force, notre nationalité et notre Église (en union avec l'Autriche), en Bosnie, en Herzégovine, en Bulgarie, en Hongrie, et enfin, en Serbie [...]. L'Autriche et Rome ont compris qu'il est possible de blesser la Russie et son influence en Orient juste en nuisant à l'Église orthodoxe⁹ ».

Les tentatives d'explication pour trouver des raisons à ce revers de la diplomatie tsariste en les rapportant aux intrigues autrichiennes et germaniques et les suspicions quant aux « motifs ultérieurs cachés et les buts mystérieux » dans la politique occidentale

6. Charles Jelavich, *Tsarist Russia and Balkan Nationalism: Russian Influence in the International Affairs of Bulgaria and Serbia, 1879-1886*, Berkeley, University of California Press, 1958, p. 111-202.

7. Melvin C. Wren, « Pobedonostsev and Russian Influence in the Balkans, 1881-1888 », *The Journal of Modern History* (Chicago), 19, 1947, p. 141.

8. Lettre de Pobedonostsev à Alexandre III, 3 nov. 1885, in *Pis'ma Pobedonosceva k Aleksandru III* [Lettres de Pobedonostsev à Alexandre III], t. II, M., Novaja Moskva, 1926, p. 88-89.

9. Lettre de Pobedonostsev à Alexandre III [Pis'mo Pobedonostseva k Aleksandru III], 11 nov. 1881, *Ibid.*, t. I, p. 154-156.

envers la Russie constituait le trait dominant de l'approche des conservateurs russes aux grandes questions internationales qui se posaient en 1880. Cependant un autre motif dans leur réflexion influença, de manière significative, la politique extérieure de la Russie en ces années.

Tout en cherchant à représenter les Slaves occidentaux et méridionaux comme les victimes innocentes d'une conspiration occidentale devant être protégés par le tout puissant « Empire tsariste », les porte-paroles du tsar et les conservateurs en vue réalisaient que les idées du panslavisme avaient commencé à perdre de leur popularité parmi les peuples slaves. Après avoir obtenu leur indépendance politique (la plupart du temps, avec l'aide de la Russie), ces peuples avaient commencé à se tourner vers l'Occident, à en adopter les principes d'organisation politique et sociale et à s'écarter de la Russie autocratique. Cette situation engendra une profonde déception et amertume parmi les conservateurs russes et les incita à rechercher dans les parties reculées du monde de nouveaux « objets » sur lesquels ils pourraient faire valoir leur protection. Il suffisait en quelque sorte d'imaginer que les peuples qui habitaient ces régions étaient « innocents et simplistes », étrangers à la culture occidentale et par conséquent peu réceptifs aux tentations de la démocratie, du nationalisme, du sécularisme, et du marché économique.

Certes, l'intérêt pour ces régions reculées et leurs peuples avait fait son apparition bien longtemps avant la conférence de Berlin. Parmi ces précurseurs, figure l'archimandrite (plus tard évêque) Porfiri (Ouspenski), ecclésiastique de renom, écrivain, enseignant, spécialiste de l'histoire de l'Église et du monde chrétien proche-oriental¹⁰. Envoyé en 1843 en Palestine pour fonder une mission russe orthodoxe à Jérusalem, Porfiri rencontra une situation complexe.

La majorité des chrétiens de cette région, des Arabes, avait été victime des répressions des suzerains grecs qui occupaient presque tous les postes hiérarchiques des anciens patriarchats de Jérusalem et d'Antioche et considéraient la Grèce comme une nation privilégiée. Les besoins en matière de spiritualité, d'éducation et de culture des Arabes étaient, d'après Porfiri, particulièrement négligés par les Grecs. En traversant la Palestine et la Syrie, le clerc russe ne

10. Sur Porfiri voir A. A. Dmitrievskij, *Russkaja duxovnaja missija v Jeruslime* [La mission ecclésiastique russe à Jérusalem], M. – SPb., Imperatorskoe Pravoslavnoe Palestinskoe Obščestvo – Izdatel'stvo Olega Abyško, 2009, p. 21-171.

put contenir sa colère contre ces derniers. Plus tard, devenu chef de la mission russe de Jérusalem, Porfiri rechercha avec énergie à aider les chrétiens de la région en fondant des écoles primaires à leur intention, en encourageant la construction d'églises et la publication de textes en arabe.

Comparés aux Grecs qui lui paraissaient « arrogants », les Arabes « endurants » et « simples d'esprit » suscitèrent, chez l'archimandrite, une vive sympathie. Comme il le souligna plus tard, il « protégeait » le peuple arabe, dont il se louait de « la courtoisie, la diligence, l'honnêteté et la véritable adhésion à la foi orthodoxe » :

Combien frappante est sa simplicité enfantine lorsqu'il prie dans ses temples qui n'ont absolument rien de commun avec les véritables maisons de Dieu¹¹ .

Les chrétiens locaux, de leur côté, avaient accepté avec enthousiasme le soutien du puissant pays nordique ; ils voulaient prouver la solidité des liens établis avec la Russie orthodoxe. Comme l'écrivait l'évêque Kirill (Naoumov), successeur de Porfiri au poste de chef de la Mission de Jérusalem :

Je peux affirmer, sans crainte, que tous ces peuples vivent seulement par leur croyance en la Russie. Ils sont convaincus que le trône de l'Orthodoxie se trouve maintenant en Russie¹² .

Au cours de ses voyages à travers le Proche Orient, Porfiri se familiarisa non seulement avec les Arabes orthodoxes de la Terre Sainte, mais aussi avec d'autres communautés religieuses voisines qui pouvaient également être traitées de populations « opprimées » et qui se trouvaient dans l'attente potentielle de l'aide de la Russie, à savoir les Coptes d'Égypte et les Abyssiniens¹³. L'archimandrite proposa un plan de rattachement des Coptes et des Abyssiniens à l'Église russe ; ce projet devait contribuer à établir la domination ecclésiastique russe à travers l'Orient chrétien et à créer dans le futur un centre important d'influence russe en Afrique.

En promouvant cette idée, l'homme d'Église charismatique reformula *de facto* la vieille conception de « Moscou, troisième Rome », en l'ajustant à la nouvelle situation internationale, politique

11. A. A. Dmitrievskij, *op. cit.*, p. 53.

12. Cité dans Derek Hopwood, *The Russian Presence in Syria and Palestine, 1843-1914*, Oxford, Clarendon Press, 1969, p. 67.

13. Ces deux peuples adoptèrent une variante monophysite du christianisme.

et culturelle du XIX^e siècle. La Russie, héritière de Constantinople, devait devenir maintenant non seulement le centre de l'univers orthodoxe et le protecteur des amis de sang slave, mais aussi un pôle d'attraction pour toutes les communautés ethno-confessionnelles, repoussées à la périphérie de la civilisation mondiale par certaines circonstances historiques défavorables.

Inutile de dire que les plans ambitieux de Porfiri ne reçurent aucun soutien sérieux des autorités durant le règne de Nicolas I^{er} (r. 1825-1855) qui ne cherchaient qu'à maintenir le *statu quo* dans les relations internationales. Bien que le ministère des Affaires étrangères ait approuvé, en 1847, l'établissement d'une mission ecclésiastique russe à Jérusalem, Porfiri, en tant que chef de la Mission, fut gêné dans son action par les instructions bureaucratiques paralysantes. Ainsi fut-il incapable de protester contre certaines actions de la hiérarchie grecque qu'il désapprouvait et d'intervenir dans les affaires internes des patriarcats orientaux. « Les Catholiques avaient [en Palestine] leur patriarche et les Anglicans, leur évêque », écrit en ce sens l'historien britannique Derek Hopwood qui souligne :

L'Église orthodoxe de Russie était représentée par un archimandrite qui ne pouvait dévoiler sa mission, empêtré qu'il était par des interdits. La petite allocation financière était une démonstration évidente de l'apathie officielle, et condamnait virtuellement la mission à disparaître¹⁴.

La situation ne s'améliora pas sous le règne du successeur de Nicolas I^{er}, son fils Alexandre II, dont la politique libérale avait de forts penchants laïques et visait, de façon pragmatique, des objectifs économiques et commerciaux bien précis. Sous le règne du nouveau tsar, la Mission ecclésiastique à Jérusalem fut *de facto* soumise au corps diplomatique laïc, la Commission de la Palestine. En 1878, on proposa de fermer la Mission et de déléguer ses fonctions à l'église du consulat. Les autres domaines de la politique de l'Église russe au Proche-Orient furent marqués par la même approche passive. Même les initiatives des « communautés chrétiennes perdues » de la région n'évoquèrent aucune réponse claire des autorités russes : ainsi, quand en 1874, le négus d'Abyssinie, Yohannes IV (1837-1889), tenta-t-il d'établir des contacts avec la Russie, mais cette démarche ne donna aucun résultat probant¹⁵.

14. Derek Hopwood, *op. cit.*, p. 42.

15. Sergius Jakobson, « Russia and Africa », *The Slavonic Review*, 19, 1940, p. 163. Une croix d'or précieuse fut envoyée par le négus au tsar comme témoignage d'amitié.

Les projets audacieux de domination russe sur les communautés religieuses d'Orient commencèrent à prendre forme seulement dans les années 1880, après l'assassinat d'Alexandre II et l'accession au trône de son fils, Alexandre III, de tendance conservatrice et nationaliste. Ancien élève de Pobedonostsev, il fut très proche des cercles slavophiles moscovites. Dès les premières années de son règne, on ressentit des changements dans l'opinion publique : « l'incident Achinov » révéla clairement cette tendance¹⁶.

Rappelons qu'en 1883, un certain Nikolai Achinov apparut à Saint-Petersbourg en se proclamant le chef des « Cosaques libres », une communauté russe oubliée qui habitait le nord de la Perse, le Kurdistan et l'Arménie turque. D'après Achinov, bien qu'ils aient vécu pendant des siècles loin de la Russie, ces Cosaques avaient gardé la mentalité et les modes de vie russes, de même avaient-ils conservé la foi orthodoxe ; de fait, ils étaient à présent déterminés à revenir en Russie. Quoique cette histoire de peuple oublié relève de la pure fantaisie¹⁷, « le chef des Cosaques libres » réussit à obtenir le soutien d'hommes d'État influents et de leaders réputés, tels que Pobedonostsev, le général O. B. Richter, commandant des quartiers généraux de l'Empereur, les penseurs nationalistes I. S. Aksakov et M. N. Katkov, et l'ancien ambassadeur à Constantinople, N. P. Ignatiev.

Achinov sut convaincre l'opinion qu'il était capable de réinstaller les Cosaques sur la rive caucasienne de la mer Noire. Il essaya d'obtenir à cette fin des fonds de l'État mais fut rapidement démasqué en tant qu'escroc. En fuite, l'aventurier infructueux mit au point à l'étranger une nouvelle machination. Il partit pour l'Éthiopie et, bien qu'il ne réussît pas à gagner la capitale de ce pays, il réussit à le faire croire et rentra ainsi en triomphateur à Saint-Petersbourg en 1886. La période qui suivit sa première expé-

16. Sur Achinov et son expédition, voir A. V. Lunočkin, « "Ataman vol'nyx kazakov": N. I. Ašinov i ego dejatel'nost' » ["L'Ataman des Cosaques libres" : N. I. Achinov et son action], Volgograd, Izdatel'stvo Volgogradskogo universiteta, 1999 ; Patrick J. Rollins, « Imperial Russia's African Colony », *Russian Review*, 27, 1968, p. 432-451.

17. A. V. Lounotchkine souligne qu'à la fin du XIX^e siècle, ni en Turquie, ni en Perse, il n'y avait de communautés russes significatives correspondant à la description d'Achinov. Les seuls Cosaques d'origine russe étaient des « nekrasovcy », établis en Turquie au début du XVIII^e siècle à la suite de la répression de la rébellion de Kondrati Boulavine. Mais ces derniers étaient farouchement hostiles à la Russie et se battaient même contre elle à côté des Turcs. Voir A. V. Lunočkin, art. cit., p.15-16.

dition en Abyssinie fut, pour Achinov, celle de sa plus grande gloire et popularité, en particulier dans les cercles conservateurs et nationalistes.

Achinov gagna la faveur des figures les plus en vue du monde politique et intellectuel russe parce que l'image de l'Abyssinie qu'il créait, correspondait aux idées et aux attentes des conservateurs frustrés par les échecs russes dans les Balkans et par la « trahison » des « frères slaves ». Les Éthiopiens furent montrés par Achinov sous les traits de « simples d'esprit », « d'enfants », proches de l'Église orthodoxe, dans l'attente sincère de rentrer dans le giron de l'Église russe. Favorables au lointain et mystérieux « Empire des Tsars », les Éthiopiens étaient, d'après Achinov, hostiles aux occidentaux considérés par les nationalistes comme les plus âpres adversaires de la Russie. Il était temps, s'exclamait le « Cosaque libre », de protéger les « chrétiens noirs » contre les incursions des pays européens, spécialement celles de l'Italie catholique et romaine qui, à la fin du XIX^e siècle, cherchait à établir sa domination coloniale sur l'Abyssinie.

Rencontrant la résistance du ministre des Affaires étrangères hostile à l'implication de la Russie dans une entreprise internationale à l'issue imprévisible, Achinov réprimanda les diplomates officiels dont l'esprit, à ses yeux, n'était « ni russe » et « ni orthodoxe ». Il proclama leur incapacité à comprendre les besoins réels de la Russie. Avec l'aide de ses amis influents, le « Cosaque libre » fit en sorte de triompher de l'opposition du ministre. Il reçut du tsar une approbation officieuse pour ses actions et organisa, en 1888-1889, une nouvelle expédition en Abyssinie, cette fois beaucoup plus importante et surtout armée. Comme les diplomates l'avaient prédit, l'entreprise se termina en désastre. Quand Achinov et ses équipiers arrivèrent sur la côte de la mer Rouge et essayèrent d'y trouver un endroit pour s'assurer une base lors du départ pour l'Abyssinie, les Français, qui possédaient ces territoires, protestèrent et repoussèrent par la force les colonisateurs russes.

Cependant, l'épisode Achinov ne mit pas fin aux relations entre la Russie et l'Abyssinie. Après 1889, quelques nouvelles expéditions russes vers la « Terre des chrétiens noirs » furent organisées¹⁸. La

18. Les expéditions du lieutenant V. F. Machkov (1889-1890 et 1891-1892) et du capitaine A. F. Elisseev (1895) renforcèrent les contacts officiels entre la Russie et l'Éthiopie. Le capitaine Leontiev devint, dans les années 1890, le conseiller écouté du négus Ménélik II ; il fut même nommé gouverneur de l'une des provinces éthiopiennes. Le célèbre explorateur, le lieutenant A. K. Boulatovitch joua un rôle analogue à la cour de Ménélik à la fin des

presse russe continua à porter son attention sur l'Éthiopie, publiant des récits de voyages en Afrique, des traductions d'écrits de chercheurs et d'explorateurs et des traités théologiques sur les particularités de la chrétienté éthiopienne. Ce processus d'information et d'accumulation des savoirs prépara la visite officielle de la délégation abyssinienne à Saint-Pétersbourg, en 1895, et l'établissement, deux ans plus tard, de relations diplomatiques entre l'Abyssinie et la Russie.

En traitant des sujets relatifs à l'Abyssinie, les périodiques russes (spécialement ceux liés aux conservateurs et aux nationalistes), développèrent les idées formulées en premier lieu en 1880, au moment des préparatifs de l'entreprise d'Achinov¹⁹. Ils prétendaient que la Russie traitait les chrétiens éthiopiens autrement que ne le faisaient les Européens, avec leur attitude arrogante et leur prétention à être une « race » supérieure. Bien que les Abyssiniens ne fussent pas très avancés en matière d'économie et de politique, les auteurs russes mettaient en avant le fait qu'ils avaient gardé une foi religieuse profonde et une âme pure. Les siècles d'isolement avaient aidé les chrétiens africains à se protéger contre l'influence corruptive de la civilisation occidentale qui, d'après les conservateurs russes, connaissait à la fin du XIX^e siècle un profond déclin.

Les publications russes sur l'Abyssinie insistaient sur la piété sincère des chrétiens noirs, sur leur appartenance aux traditions religieuses anciennes (à savoir la chrétienté « apostolique » ou « biblique ») ; elles mettaient l'accent sur le rôle central que les institutions ecclésiastiques (en tout premier lieu, les monastères), jouaient dans la vie politique et sociale du pays. Les auteurs russes accordaient de l'importance aux comparaisons entre l'Éthiopie et la Russie médiévale où l'ordre social était aussi fondé pour une large part sur les principes religieux. Comme c'était le cas dans l'ancienne

années 1890. A. V. Xrenkov, « Maškov v Efiopii (meždu podvigom i avantjuroj) » [Maškov en Éthiopie : entre exploit héroïque et aventure], *Voprosy istorii* (M.), 2, 1999, p. 123-137 ; A. V. Lunočkin, « Ataman... », art. cit., p. 121-122.

19. Sur l'attitude de la presse envers l'Abyssinie, voir S. V. Grigor'eva, « Mifologizirovannye stereotipy v mežkul'turnyx kommunikacijax. Efiopskaja imperija glazami russkix » [Le poids des stéréotypes dans les communications interculturelles. L'Empire éthiopien vu par les Russes], *Vestnik Nižegorodskogo universiteta imeni N. I. Lobačevskogo* (Nijni-Novgorod), 4, 2010, p. 202-208 ; S. A. Agureev « Vosprijatie Efiopii v rossijskom obščestvennom soznanii na rubeže XIX-XX vekov [Perception de l'Éthiopie par la conscience russe au tournant du XIX^e siècle et du XX^e], *Rossijskaja Istorija* (M.), 2, 2009, p. 36-42.

Russie, les dirigeants d'Abyssinie luttèrent, à la fin du XIX^e siècle, pour l'obtention de l'unité politique du pays en essayant de triompher de ses tendances à la partition féodale. L'Abyssinie avait conservé son indépendance tout en étant entourée, au cours des siècles, par des puissances ennemies, notamment musulmanes ; elle était en train maintenant de protéger sa souveraineté contre l'agression des pays occidentaux. Toutes ces ressemblances entre l'Abyssinie et la Russie ne manquaient pas d'engendrer une vive sympathie de la part des conservateurs russes pour ces chrétiens au loin²⁰.

Parallèlement à leurs tentatives d'affirmer l'influence russe en Afrique, les conservateurs concentrèrent leur attention sur les sphères traditionnelles de l'action de l'Église russe à l'étranger, telles que la politique envers la Terre Sainte. Ces activités reçurent une nouvelle inspiration après la fondation, en 1882, de la Société orthodoxe de Palestine, devenue, en 1889, la Société impériale orthodoxe de Palestine (SIOP). La société fut présidée par le frère du tsar, le grand-duc Sergueï Aleksandrovitch ; parmi ses sympathisants on retrouve Pobedonostsev et de nombreux autres hommes d'État et d'Église ainsi que des personnalités influentes²¹. La Société avait pour mission d'informer le public russe sur la Palestine et d'offrir assistance et protection aux pèlerins russes en Terre Sainte. À cette époque, elle s'orienta davantage vers les activités à l'attention des chrétiens orientaux, afin de les encourager à fonder des écoles, des hôpitaux, des églises et à leur octroyer divers aides matérielles. Les membres de la Société furent mus par un zèle quasi religieux qui permit d'étendre leur action et de renforcer de manière significative sa base financière. À ce sujet le chercheur américain T. G. Stavrou note :

20. Se référant au négus Ménélik II qui dirigea l'Abyssinie entre 1889 et 1913, et dont la politique visait à renforcer l'unité et l'indépendance du pays, l'écrivain russe A. I. Kokhanovski insista sur les parallèles entre les représentants de cette monarchie et les dirigeants célèbres de la Russie : « Dans son aspiration à la civilisation, dans son profond respect envers le travail, dans sa modestie singulière, Menelik fut le Pierre le Grand du continent noir ; sa lutte impitoyable contre la féodalité rappelait Ivan le Terrible, mais en plus cohérent et en moins cruel » (Cité dans : S. V. Grigor'eva, *Mifologizirovannye stereotipy...*, art. cit., p. 205).

21. Sur la Société de Palestine, voir N. N. Lisovoj, *Russkoe duxovnoe i političeskoe prisustvie v Svjatoj Zemle i na Bližnem Vostoke v XIX– načale XX v.* [La présence spirituelle et la politique russe en Terre Sainte et au Proche-Orient au XIX^e siècle et au début du XX^e], M., Indrik, 2006.

Accroître le nombre de membres, collecter des fonds, aider les pèlerins, l'éducation, les publications, tout se fit de manière si religieuse qu'on put facilement considérer la Société comme une organisation religieuse²².

Comme cela était prévisible, bien que la Société insistât sur sa volonté d'agir en accord avec la hiérarchie grecque et de respecter ses prérogatives, des affrontements survinrent au début de son activité, entre les dirigeants traditionnels ecclésiastiques de la communauté orthodoxe de la Terre Sainte et les nouveaux venus russes. L'assemblée générale de la Société, réunie en 1892 stipula :

Nous aurions pu soit renoncer aux Arabes orthodoxes locaux, soit travailler de manière indépendante [...]. Nous décidâmes de nous en tenir à la seconde solution. Nous cherchâmes la réconciliation, mais en vain²³.

Les Grecs, à leur tour, suspectèrent les Russes de vouloir miner l'ordre ecclésiastique traditionnel au Proche-Orient et détruire l'autorité du patriarche œcuménique (Constantinople) dans le seul but d'assurer la domination de l'Église russe. En 1895, face à la résistance des Grecs de Palestine, la Société transféra ses activités en Syrie où elle fit de vigoureux efforts pour améliorer le niveau éducatif, culturel et matériel du clergé arabe local et pour le soutenir contre la hiérarchie grecque.

En cherchant à assister les chrétiens de Terre Sainte, les dirigeants de la Société impériale orthodoxe de Palestine s'efforcèrent de préserver leur identité culturelle. Dans cet état d'esprit, V. N. Khitrovo²⁴, l'un des fondateurs de la Société, nota :

Si notre Société s'était fait appeler *La Société russe de Palestine*, nous aurions tout simplement converti les Arabes orthodoxes en Russes comme les protestants les convertissent en Anglais et les catholiques en Français. Mais nous sommes *orthodoxes* et nous avons à en faire de bons Arabes orthodoxes²⁵.

22. T. G. Stavrou, *Russian Interests in Palestine, 1882-1914*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1963, p. 89.

23. Cité dans Derek Hopwood, *The Russian Presence...*, *op. cit.*, p. 107.

24. Vassili N. Khitrovo (1834-1903), penseur et écrivain, fonctionnaire au ministère des Finances. Après avoir effectué un pèlerinage à Jérusalem (1871), il proposa de créer en Russie un organisme permanent pour soutenir la cause de l'orthodoxie en Terre Sainte.

25. *Ibid.*, p. 115.

Les écoles de la Société impériale orthodoxe de Palestine contrairement à celles créées par les missionnaires occidentaux, firent attention à utiliser l'arabe dans leur enseignement. Quelques prêtres arabes de Syrie s'opposèrent à l'introduction des langues occidentales dans le cursus de l'école par crainte de leur influence corruptrice sur les chrétiens locaux, pour eux impressionnables et naïfs.

À la fin des années 1890, quand les activités de la SIOP furent à leur apogée, l'Église russe et ses sympathisants laïques trouvèrent un nouvel « objectif » à leur engagement. Il s'agissait d'une petite communauté d'Assyriens qui habitait le nord de la Perse, à Ourmia, et appartenait à la branche nestorienne de la chrétienté²⁶. En 1898, l'évêque assyrien Mar-Ionan (Abun Mar Ionan ou Mar-Iona) embrassa l'orthodoxie à Saint-Petersbourg en même temps qu'un groupe de ses coreligionnaires ; la même année, une mission spéciale de l'Église russe fut envoyée aux nestoriens en Perse du Nord. Au cours de la décennie suivante, un grand nombre d'institutions éducatives et religieuses orthodoxes fut fondé, et, à la veille de la Première Guerre mondiale, toute la communauté nestorienne exprima, aux dires des autorités ecclésiastiques russes, son désir d'embrasser l'orthodoxie.

Les traits qui caractérisaient les Assyriens dans les périodiques russes rappelaient avec force ceux des Éthiopiens dans les descriptions de l'époque de l'expédition d'Achinov. Les journalistes russes assuraient que les Assyriens appartenaient à une ancienne communauté chrétienne dont le destin était lié de près à l'histoire des grands empires du passé, tels Rome ou Byzance ; ils étaient passés par un nombre incroyable de souffrances, mais avaient gardé leur foi chrétienne. Les mœurs patriarcales des Assyriens semblaient plus attirantes comparées à la vie corrompue des contemporains occidentaux ; en proie à une terrible pauvreté, les chrétiens du nord de la Perse faisaient preuve en même temps d'une profonde religiosité « qui pouvait faire honte à l'Occident chrétien ». La minorité opprimée et discriminée des Assyriens avait été entourée par les tribus musulmanes, et la sainte mission de la Russie consistait à protéger ses potentiels coreligionnaires²⁷.

26. Sur les Assyriens et leur attitude envers l'Église russe, voir V. V. Bolotov, *Iz Istorii cerkvi Siro-Xaldeiskoj* [Histoire de l'Église Syro-Chaldéenne], SPb., 1901 ; A. P. Lopuxin, *Novoe Poprišče dlja missii. Siro-xaldei, ix proisxoždenie, istorija* [Nouveau champ d'action pour la mission. Les Syro-Chaldéens, leurs origines, leur histoire], SPb., 1898.

27. On trouve la quintessence de ces points de vue dans A. P. Lopuxin, « Katolikos Vostoka i ego narod. Očerki iz žizni sir-xaldeen nestorian v Persii

Quels furent alors les résultats de ces actions des conservateurs russes dans les différentes parties du monde ?

La Russie parvint à créer un large réseau d'instituts éducatifs, religieux et culturels en Perse du Nord et surtout en Terre Sainte, et accrut de manière significative son influence en Abyssinie. En 1889, avec l'aide de la diplomatie russe, l'évêque arabisant Meletios Dumani fut élu patriarche d'Antioche : c'était la première fois, depuis deux cent ans, qu'un évêque arabe accédait à cette position. Cela aida la Russie à accroître sa prédominance en Syrie. De nombreux jeunes gens de Syrie et de Palestine vinrent en Russie pour faire leurs études et occupèrent, à leur retour dans leur terre natale, d'importantes positions dans la hiérarchie de l'Église et dans le système éducatif des patriarcats orientaux. Comme T. G. Stavrou le note :

au début de la Première Guerre mondiale, [...] la Syrie et la Palestine donnaient l'impression que les deux provinces turques étaient devenues des colonies russes [...]. Partout en Syrie et en Palestine, on rencontrait les fruits du travail de la Société de Palestine²⁸.

En Abyssinie, la présence russe fut tout autant visible ; elle s'affirma également au Proche-Orient par le biais de différentes communautés religieuses. Le chef de l'Église éthiopienne, Abuna Petros, déclara, au tournant du siècle, que la Russie devrait établir son protectorat sur les Grecs, les Arméniens, les Coptes, et les Abyssiniens, de la même manière que la France le faisait sur les

i Turcii » [Le catholicos de l'Église orientale et son peuple. Essais sur la vie des Syro-chaldéens – Nestoriens en Perse et en Turquie], *Xristianskoe Čtenie*, 8, 1898, p. 192-205 ; 9, 1898, p. 427-448 ; 10, 1898, p. 516-540 ; 11, 1898, p. 649-688.

28. T. G. Stavrou, *Russian Interests...*, *op. cit.*, p. 193. Parallèlement à l'organisation de l'aide à l'attention des chrétiens arabes, la Société encouragea les pèlerinages des Russes en Terre Sainte. La « simplicité » de ces pèlerins, la plupart du temps des paysans, était en osmose avec les qualités des Arabes orthodoxes, ce qui prouvait aux conservateurs russes une grande affinité spirituelle entre la Russie et les chrétiens du Proche-Orient. Quelques observateurs occidentaux confirment ce point de vue lorsqu'ils évoquent la religiosité exaltée des pèlerins russes : « Rien en Terre Sainte ne me toucha autant que cette foi si simple, ce profond sentiment de dévotion, cet amour venant du fond du cœur et cette affliction si ressentie des pèlerins russes. Totalement dépourvus du sentiment de l'importance de leur personne, tels des enfants, ils laissaient voir les mouvements de leur cœur », écrivait Theodor Dowling. Cité dans T. G. Stavrou, *op. cit.*, p. 100.

catholiques romains du Levant²⁹. Les Russes vinrent en Abyssinie construire des routes et organiser les hôpitaux ; ils offrirent également au négus le concours de leurs conseillers militaires. Selon le chercheur britannique Czeslaw Jesman :

Les Russes étaient le peuple le mieux placé pour obtenir les faveurs des Éthiopiens [...]. À cause de leurs efforts immenses, les Russes devinrent extrêmement influents dans la capitale éthiopienne au cours des dernières années du XIX^e siècle³⁰.

Il semblerait que, dans les circonstances politiques du moment, la protection d'un Empire du Nord puissant fut acceptée avec enthousiasme par la monarchie éthiopienne : « Nous aimons tous la Russie et avons toujours désiré avoir des relations amicales avec elle³¹ », affirma le négus Menelik. L'un des diplômés de l'école organisée par la Société de Palestine, le célèbre écrivain arabe Georges Hanna décrivit un sentiment d'« intoxication affective » qui le submergea, lui et ses camarades, lorsque, encouragés par la Société impériale orthodoxe de Palestine, ils réalisèrent qu'ils étaient soutenus par « une grande puissance que tous gnaient³² ». La culture et, en particulier, la littérature russe influença la jeunesse de ces pays. Comme le remarquait l'écrivain arabe Yahya Haqqi, la littérature russe trouva « une réponse dans les cœurs de la jeunesse orientale, qui se consumait, assoiffée qu'elle était d'amour [...]. [La littérature russe] agit sur leurs esprits, éveilla leurs sentiments, et les força à prendre la plume dans leur ardeur juvénile³³ ».

Mais, malgré ces résultats positifs, de nombreux problèmes détériorèrent les relations entre la Russie et ces peuples tournés vers l'orthodoxie et ne permirent pas aux conservateurs russes d'atteindre la totalité de leurs objectifs.

À la fin du XIX^e siècle, les idées conservatrices qui, en général, alimentaient l'intérêt pour les « petits frères exotiques » furent l'apanage d'une infime partie des classes instruites bien qu'il s'agisse des cercles influents et très en vue. L'élection de Meletios qui aurait

29. Sergius Yakobson, *Russia and Africa ...*, *op. cit.*, p. 166.

30. Czeslaw Jesman, *The Russians in Ethiopia. An Essay in Futility*, Londres, Chatto & Windus, 1958, p. 94.

31. *Ibid.*, p. 81.

32. Derek Hopwood, *The Russian Presence...*, *op. cit.*, p. 152.

33. Peter Tilley, « The Imperial Russian Orthodox Society and the Arab Literary Renaissance, 1882-1914 », *Australian Slavonic and East European Studies*, 2, 1988, p. 51.

pu être mentionnée comme « la plus grande victoire politique de la Russie, passa inaperçue de la majorité de la société russe », se désola V. N. Khitrovo en 1900. Cela montra « que toute l'affaire [arabe] n'est importante que dans mon imagination ou que la société n'est pas à même de comprendre cette question ou n'y voit aucun intérêt³⁴ », ajouta-t-il. L'expansion de la laïcité dans les premières années du XX^e siècle continua à affaiblir les positions des conservateurs épris de religion. Au début des années 1900, principalement après la guerre russo-japonaise et la révolution de 1905, les membres de la Société impériale orthodoxe de Palestine se firent moins nombreux et les revenus de la Société diminuèrent considérablement. En somme, au début du XX^e siècle, les activités internationales des conservateurs et des institutions de l'Église devinrent moins offensives.

Les sympathies des partenaires arabes, assyriens et éthiopiens de l'Empire russe cachaient, le plus souvent, des intentions pragmatiques répondant à leurs besoins politiques du moment. Tel fut le cas des Abyssiniens pour qui, selon l'expression de Czeslaw Jesman, « un quelconque soupçon d'égalité avec les Occidentaux était ridicule ». L'historien note :

la hantise russe était [en ce qui concerne les Abyssiniens] un excellent levier pour obtenir des concessions de toute sorte des Anglais et des Italiens. Les Russes ne réalisèrent pas que les sentiments amicaux de Ménélik dépendaient directement de l'utilité des services qu'ils pouvaient lui rendre³⁵.

La prétendue proximité ecclésiastique de l'Abyssinie monophysite et de la Russie orthodoxe n'était rien d'autre qu'une illusion, tandis que les efforts pour établir une union religieuse des deux pays n'aboutirent à rien.

Le degré d'ouverture de la monarchie éthiopienne à l'égard de la Russie fut exagéré par les conservateurs. Leurs idées et représentations leur empêchèrent de comprendre la réalité politique de ce pays et les particularités de son identité culturelle. Progressivement, les conservateurs russes éprouvèrent de la déception par rapport au potentiel de coopération de ces « petits frères » nouvellement rencontrés. Ils étaient surtout déçus par les attitudes des communautés avec lesquelles ils étaient en contact.

Les conservateurs russes furent extrêmement naïfs quand ils pensèrent que les groupes religieux et ethniques, perçus comme

34. Derek Hopwood, *op. cit.*, p. 171.

35. Czeslaw Jesman, *The Russians...*, *op. cit.*, p. 45-46.

« simplistes » et « innocents » voulaient calquer leur attitude sur ces étiquettes que leur attribuaient les observateurs extérieurs. Par leurs actions, les Russes contribuèrent, sans le vouloir, à accélérer la laïcisation et l'occidentalisation des sociétés en question. Cela fut ressenti dans toutes les régions où les organisations russes étaient présentes. Ainsi, en Syrie, dès les premières années du XX^e siècle, les notables locaux souhaitèrent-ils introduire, dans les programmes des écoles orthodoxes organisées par les Russes, des nouvelles disciplines : le commerce, l'économie, les langues occidentales³⁶. Les courants modernes de pensée, tels que le nationalisme ethnique et le constitutionalisme, commencèrent à se répandre parmi les populations arabes et le tutorat russe fut perçu dans cette situation comme un fardeau.

Dans la littérature russe, les intellectuels issus des pays en question découvrirent des idées subversives qui parlaient à leurs statuts de peuples opprimés. Cela ne pouvait pas plaire aux activistes pieux et politiquement loyaux de la Société impériale orthodoxe de Palestine. Ainsi Léon Tolstoï et Maxime Gorki devinrent-ils extrêmement populaires parmi les lecteurs arabes, qui étaient particulièrement sensibles aux idées révolutionnaires de ce dernier. Gorki, selon Antun Ballan, écrivain, journaliste et traducteur syrien connu, lutta pour élever ses compatriotes des classes subalternes, car il était convaincu que c'était dans ces couches de la population que se trouvaient plus de personnes intelligentes et de grande culture que dans les classes supérieures³⁷. Tolstoï était estimé par la société arabe en tant que « maître à penser » et « grand sage moscovite » : l'aspect moral de sa critique du monde moderne ainsi que ses protestations contre la répartition inégalitaire des terres suscitèrent une attention particulière du public arabe. Ce n'est pas surprenant que de nombreux Arabes, en particulier des jeunes intellectuels, saluèrent la révolution russe de 1905³⁸.

Quel est le bilan des activités internationales déployées par les conservateurs russes au tournant du siècle, en direction des populations du Proche et du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord-Est ? Elles conduisirent à des résultats qui paraissent paradoxaux. Leurs activités stimulèrent des processus inattendus et imprévisibles dans les sociétés de ces régions et *de facto* fragilisèrent les principes que les tenants de l'orthodoxie et de l'autocratie cherchaient à renforcer. La chute de l'Empire en 1917 mit un arrêt à l'expérience des

36. Derek Hopwood, *The Russian Presence...*, *op. cit.*, p. 152-155.

37. Peter Tilley, *The Imperial Russian Orthodox Society...*, *op. cit.*, p. 68.

38. *Ibid.*, p. 62-65 et 74-77.

conservateurs dans le domaine de la politique étrangère et diminua fortement les possibilités de l'Église russe à poursuivre ses actions à l'étranger. Il serait cependant inexact de dire que les entreprises des membres de la Société de Palestine et des architectes du rapprochement avec l'Abyssinie, inspirés par des idées religieuses, n'ont laissé aucune trace dans l'histoire russe et mondiale. Certes, les conservateurs ne réussirent pas à atteindre leurs buts de créer une communauté internationale orthodoxe sous l'égide de l'Empire tsariste. Cependant, ils aidèrent à promouvoir des instituts religieux et éducatifs russes à l'étranger, à familiariser les populations de cet « Orient » exotique pour les Russes, avec la culture russe, à les rapprocher de la Russie, à améliorer dans une certaine mesure, son image à l'étranger. Les efforts des conservateurs échouèrent dans le domaine politique, mais ils furent couronnés de succès dans la sphère des contacts intellectuels, spirituels et culturels.

École d'administration, Université d'État de Moscou,
Fédération de Russie

Traduit de l'anglais par Françoise Darnal-Lesné